

Doug Peacock

UNE GUERRE
DANS LA TÊTE

*Traduit de l'américain
par Camille Fort-Cantoni*

*Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre*



Gallmeister

Népal : Dhaulagiri

TOUT LÀ-HAUT, À L'OMBRE DU DHAULAGIRI, on saigne les yaks. Deux Tibétains maintiennent la bête aux longs poils par ses cornes recourbées tandis qu'un troisième recueille dans un bol en bois le sang rouge vif qui coule en palpitant d'un trou percé dans le cou de l'animal. Le grand bovidé cherche à secouer les entraves de ses jarrets, puis il s'apaise, debout, soumis au destin. Les Tibétains considèrent qu'en perçant le cou des yaks adultes pour prélever un à deux litres de sang on les rend plus forts, et qu'en buvant ce sang, les hommes soignent leurs maux d'estomac.

Au-dessus de cette vallée, la plus profonde du monde, la mousson fait ondoyer ses nuées qui s'éparpillent enfin, dévoilant les champs de neige immaculés qui se déversent sur le flanc ouest de l'Annapurna. Les hauts pâturages d'été s'étendent un peu au-dessus de la limite des arbres, à une altitude de quatre mille trois cents mètres. Des touffes de genévriers nains adhèrent aux versants et une herbe éparsse tapisse les pentes plus douces en fin de saison. Les nuages errent à la dérive, découvrant parfois un large champ de glace sur le versant nord escarpé du Nilgiri. La lumière est cristalline.

Je suis ici avec deux amis, le biologiste Dennis Sizemore et l'alpiniste britannique Alan Burgess. En tout, trois Occidentaux. Plus quatre sherpas, dont un habitant du village de Marfa, mille huit cents mètres plus bas, et trois jeunes gens originaires de la région de Makalu, à l'ouest de l'Everest, qu'Al a embauchés comme porteurs. La saison des expéditions est finie et nous ne croiserons sans doute personne d'autre en gravissant les hautes vallées au nord du Dhaulagiri. Nous voulons explorer cette zone à la recherche de chèvres et de moutons sauvages, de léopards des neiges, de loups, peut-être même d'ours

UNE GUERRE DANS LA TÊTE

et de yétis. Ces vallées s'affalent pour former des crevasses séparées par des pics élevés, mais avec un peu d'entraînement, même un novice peut passer de l'une à l'autre en direction du nord – jusqu'au Tibet. Nous avons entendu dire qu'il y avait davantage de mouflons bleus de l'Himalaya dans ces bassins déserts, entre Dolpo et Mustang, que dans tout le reste du Népal. Peut-être y aura-t-il aussi des Marco Polo – une espèce rare de mouflon – et des loups. Bhati, un ami d'Al qui tient un salon de thé à Marfa et qui a escaladé le Dhaulagiri avec lui, a vu les empreintes de quatre léopards des neiges bien distincts dans la Vallée Cachée qui s'étend un peu plus haut, par-delà le défilé situé à cinq mille deux cents mètres d'altitude.*

Si vous jetez un œil sur une carte du Népal, comme je l'ai fait avant mon départ, vous verrez que les villages, disposés à intervalles plus ou moins réguliers, se font de plus en plus rares à mesure que vous abordez l'ombre pluviométrique du Dhaulagiri à la frontière entre Dolpo et Mustang. Cette zone déserte se déploie au nord-nord-est au pied du Dhaulagiri, sur les plateaux de l'Himal Mustang, jusque dans le Tibet occupé. Ces hautes terres nues, la plupart à une altitude de quatre mille neuf cents à cinq mille huit cents mètres, surplombent les régions boisées mais possèdent une flore alpine susceptible d'alimenter les caprins sauvages. Dès lors, notre voyage ne calquera pas les parcours écologiques ou ethnologiques ordinaires : nous voulons laisser derrière nous pistes et villages pour nous aventurer sans permis dans des régions interdites et inhabitées.

Âgé d'une cinquantaine d'années, je suis venu ici recouvrer ma santé à marche forcée. Perdre à pas cadencés la graisse qui s'est installée, m'éloigner à pied de la guerre, marcher encore et toujours malgré un héritage de tension et de cholestérol élevés, pénétrer dans un monde qui m'apparaît obscurément meilleur, connaître un nouveau départ. Je voulais un supplément de vie, j'attendais plus de l'existence que je m'étais choisie.

* Il s'agit de bharals, que les américains appellent communément "mouflons bleus".
(Toutes les notes sont de la traductrice.)

NÉPAL : DHAULAGIRI

Derrière nous, le ravin obscur du Kaligandaki s'étend sur fond de ciel comme une rangée de blés, à une hauteur de trois mille mètres, entre les himals de Dhaulagiri et de l'Annapurna. Une fraîche tombée de neige adoucit les parois rugueuses du Nilgiri et de Khangshar Kang. À présent, le dernier rayon de soleil illumine les hauts champs de neige qui conservent leur éclat bien après le crépuscule. Je vois ces montagnes rougeoyer contre le ciel noir, une luminescence intime, nacrée, qui persiste jusqu'à l'apparition des étoiles.

Durant la nuit, je gis dans ma tente avec un léger mal de tête dû à l'altitude et soigne une toux persistante qui m'empêche de dormir depuis deux mois. Le rugissement lointain d'une nouvelle avalanche sur le Dhaulagiri se répand au pied des collines et dans les vallées. J'écoute le silence qui suit, puis cherche à tâtons dans mon sac deux tablettes de codéine pour vaincre la toux. Je souris à la pensée de mon vieil ami, l'écrivain anarchiste Edward Abbey qui, la dernière année de sa vie – après qu'il eut cessé de boire –, réclamait chaque soir sa dose légale de codéine avant de saigner à mort parce que les veines de sa gorge avaient éclaté.

Ed m'a légué un formidable instrument de survie. Il est mort en rêvant de "grandes marches". J'avais la quarantaine alors et je me suis peu à peu rendu compte que moi non plus, je ne traînerais pas éternellement dans les parages : j'avais intérêt à entamer ces marches et ces périples tant que j'étais en mesure de les faire. Peu après la mort d'Ed, j'ai pris la route de mon propre chef, laissant derrière moi ce qui m'était familier, et j'ai franchi les frontières de ma propre culture.

J'ai suivi la méthode Abbey (qui est moins une technique de méditation qu'une ouverture à de nouvelles possibilités, de nouvelles combinaisons) : se rendre dans les endroits les plus sauvages qu'on puisse trouver, si possible seul, décloisonner sa pensée et marcher. Le voyage qui m'a mené jusqu'ici a commencé sur une île déserte du Mexique, juste avant la mort d'Abbey. J'ai assisté à cette mort, résolu à accomplir jusqu'au bout mes devoirs funéraires. Après avoir enterré Ed, fatigué par la veillée mortuaire, je me suis enfoncé dans les canyons du Sud de l'Utah qu'Abbey avait tant aimés pour y chercher un signe. Bien des années plus tard, alors que mon expérience au

UNE GUERRE DANS LA TÊTE

Vietnam faisait en moi un retour en flamme et que ma vie familiale partait à vau-l'eau, j'ai eu recours aux recettes de mon vieil Ed : je me suis enfoncé dans les ravins accidentés des Indiens tarahumara, dans la Sierra Madre mexicaine, j'ai rendu visite aux peuples indigènes qui habitent les recoins du continent, en des lieux où Abbey m'avait précédé, à la recherche d'une sagesse intérieure. Cette quête m'a mené en Asie où je n'étais pas revenu depuis le Vietnam, où j'avais servi chez les Béréts verts américains en qualité d'infirmier. J'ai longé les rivières à saumons aux confins de la Sibérie, les pistes de tigres qui bordent la mer du Japon et je suis arrivé ici dans l'Himalaya. Dans tous ces périple, je voulais marcher hors des sentiers battus, quitter la piste, m'enfoncer dans la brousse corps et âme pour voir le monde sous un autre jour. C'est ainsi que je veux vivre le restant de ma vie. Il m'a fallu prendre de la distance pour regarder en arrière. Je me disais qu'en sortant par la marche d'une existence rassise et retranchée pour tout recommencer, je serais gagnant, quel que soit mon âge, parce que je saurais vivre pleinement chaque jour donné. La mort d'Ed a résonné en moi comme une sonnerie d'alarme, et je suis hanté depuis par le sentiment que ma vie s'élançait au-devant d'une métamorphose – la mort ? – et que je me jette dans ce changement comme dans un brasier.

Au matin, une neige légère tapisse le sol jusqu'à une altitude de cinq mille deux cents mètres, juste au-dessus de ma tente. Les perdrix des neiges gloussent sur une corniche proche, puis disparaissent à tire-d'aile dans un ravin. Laisant le Kalipani derrière nous, nous nous engageons sur une piste à peine visible, traversons quelques champs de neige et d'éboulis instables. Pemba, le chef des sherpas, taille avec son couteau des marches dans la neige dure des pentes. Je suffoque dans l'air raréfié, mon cerveau se brouille, je chemine dans une brume à la fois réelle et mentale qui plane au-dessus des cols et traîne le long de la piste. Au bout d'une heure, c'est comme si j'acquerrais un second souffle. Ma pensée s'éclaircit progressivement. Parvenu à quatre mille neuf cents mètres, je me sens fort comme un yak et poursuis aisément la montée vers un banc de pierre situé au-dessous du défilé. Plus haut, l'herbe se clarsème et un paysage de roche et d'éboulis envahit l'horizon. Ayant atteint le sentier escarpé qui avoisine les cinq mille

NÉPAL : DHAULAGIRI

deux cents mètres, je me demande si mon vieil Ed aurait tenu le coup. Lors de ses derniers pèlerinages dans notre cher désert de Cabeza Prieta, l'hiver avant sa mort, il était si faible – il avait perdu tant de sang. Il savait que ses varices œsophagiennes équivalaient à une sentence de mort (on lit dans les livres de médecine que "les varices de l'œsophage sont un signe de mauvais augure : environ 60 % des patients succombent en l'espace d'un an") et il se disait : "Chacun de nous doit donner un sens à sa mort." À l'heure de sa propre mort, il avait les yeux les plus clairs que j'aie jamais vus à un homme. Cette vision me hante aujourd'hui encore.

J'ai compris alors que s'attendre à mourir, se préparer à mourir, ce n'est pas accepter passivement la mort. La mort ne m'est pas inconnue : j'ai perdu plus d'un camarade sur la route qui m'a mené jusqu'ici. Pendant trois décennies ou presque, j'ai fréquenté la mort, je l'ai même courtisée. J'ai pris des risques extrêmes au Vietnam et ensuite, plus de dix ans, avec les grizzlys des cimes enneigées et des torrents rageurs, ou encore, chaque fois que je le pouvais, avec les ours polaires, les jaguars et les tigres. Mais c'est avec Ed que j'ai vu la mort au plus près – en attendant mon tour. Avec Ed, je me suis enfoncé dans ce qu'est la mort. J'ai vu dans ses yeux un autre monde : il a eu une si belle fin. Pour moi qui viens d'un peuple qui éprouve souvent la mort comme une surprise inattendue, son agonie fut le plus brave et le plus beau des dons qu'il m'a faits.

Tout là-haut, un vautour égyptien plane au-dessus de la vallée glaciale. Je braque mes jumelles sur l'oiseau et, le temps d'une minute, je vole avec le blanc rapace à travers les nuées de la mousson, au-dessus des grands glaciers et des champs de neige qui recouvrent le monde jusqu'à ce que j'atteigne un lieu familier : une île déserte dans la mer de Cortez.